

Ahmed

L'odeur de pneus. C'est cette odeur collante qui s'est accroché à ma mémoire. Elle ne m'a jamais quittée depuis. L'odeur de pneus des vélos adossés aux murs des caves, comme des observateurs silencieux et complices. Chaque relation sexuelle que j'ai eue après ça a eu pour décor olfactif cette odeur âcre caoutchouteuse, métallique, mêlée à des relents d'huile de vidange froide. C'est pour moi l'odeur de la culpabilité, de la honte, de la terreur, de la soumission, du plaisir.

Te souviens-tu combien nous étions heureux quand nous étions enfants ? La vie est à ce point cynique qu'elle ne nous offre le bonheur que lorsqu'elle nous le retire. Comment mesurer cet état de béatitude qui précède l'apparition de la sexualité, ce moment à la fois interminable et bref qu'est l'enfance, ce gigantesque champ où il est possible de regarder dans toutes les directions ? Comment le mesurer, comment l'apprécier, et comment même en être conscient sinon en le perdant pour toujours. J'ai croisé l'autre jour mon amoureuse à l'école primaire, Fouzia. J'étais tellement heureux de la revoir ! Mon enfance m'a sauté à la gorge. Je l'ai reconnue tout de suite malgré son embonpoint et son foulard. Elle aussi m'a regardée avec ce drôle d'air. Elle m'a dit qu'elle ne m'avait pas reconnu. Je la crois. Elle a déménagé à la fin de notre année de CE2. C'est vrai que j'ai changé depuis. Je lui ai dit que je travaillais à l'entrepôt. Elle m'a répondu que j'avais maigri. Je me suis pesé en rentrant à la maison. Je pèse 49,6kg.

J'ai eu envie de tout te raconter une fois. Une seule. Ce jour où tu m'as griffé le visage jusqu'au sang. Tu te souviens ? J'ai fondu en larmes. Moi, ton grand frère, l'aîné des sept enfants. Je ne sais plus, je crois que j'avais renversé du soda sur ton journal intime. Tu as été tellement gentille, Nour. Tu as cru que je pleurais à cause de toi. Ma petite sœur, ce jour-là, pendant une seconde, juste pour balayer la tristesse que je lisais dans tes yeux, j'ai voulu tout te raconter. Mais le courage m'a manqué.

Dès le collège, j'ai compris. J'ai compris que quelque chose n'allait pas chez moi. Qu'il y avait un problème. Un gros problème. Maman m'a emmené plusieurs fois chez le médecin, mais il a toujours dit qu'elle devait se tranquilliser, que j'étais en parfaite santé, et que des petits garçons sages, il y en avait d'autres, que je n'avais pas

besoin d'être doué en sport pour être bien dans ma peau. Elle disait que j'allais me faire mal. Pourtant je lui disais sans cesse, à maman, je le lui hurlais. Le foot, ça me plaît, maman, je veux continuer, j'aime ça, je te jure. Alors elle m'a inscrit tous les ans. C'était vrai que ça me plaisait. J'aimais l'humidité qui remontait de l'herbe du terrain de foot, la vapeur d'eau légère qui sentait la terre mouillée. Nulle part ailleurs dans la cité on ne sentait ces odeurs-là. J'aimais voir la buée qui sortait de la bouche des autres quand ils étaient essoufflés. J'aimais le contact des corps, même brutal. Et puis ça a commencé. Les mains aux fesses. Les caresses dans les cheveux. Les baisers moqueurs envoyés à distance, avec une œillade faussement lubrique. Pendant des mois, que dis-je, des années, je me suis demandé si tout ça existait vraiment, ou si c'était le produit de mon imagination. Et puis il y a eu les insultes. Pas sur le terrain, non, dans les couloirs du collège, dans les toilettes. Je ne les voyais jamais, les enfants qui laissaient échapper d'une voix exagérément aigüe « tapette », « pédé », « petite fiotte ». Ça me faisait l'effet d'un étau invisible qui se resserrait sur moi chaque jour un peu plus. Etaient-ils dirigés vers moi, ces mots ? Contre moi ? J'ai arrêté le foot. Maman a été soulagée. J'ai commencé à raser les murs au collège. J'ai même eu l'impression que c'était efficace. Pendant un temps il ne s'est plus passé grand-chose. J'ai repris confiance en moi. Et puis il y a eu Fatima. Fati. Elle voulait sortir avec moi, tu te souviens ? Moi j'ai dit oui, j'allais être le seul garçon de ma classe à avoir une petite-amie. Bilel en avait bien une, mais c'était un redoublant. Après tout, je n'en suis pas sûr. Comme je n'avais pas de copain, aucun des garçons ne me faisait de confidences.

Elle était gentille, Fati. C'est sa copine qui est venue me demander si je voulais sortir avec elle. J'ai oublié le prénom de la copine. J'ai dit oui. J'avais très peur. Fatima et moi on s'est rejoints après les cours, et elle a voulu qu'on aille derrière le gymnase. On a parlé. C'était bien. Après elle a voulu qu'on se tienne la main à la récréation, et elle venait me chercher à la maison quand on commençait à la même heure. Moi je trouvais notre relation vraiment parfaite. Elle écrivait bien, Fati. De petites lettres bien faites, toujours régulières. Et petites. Toutes petites. Sur ses cahiers à petits carreaux, elle ne sautait même pas de ligne. Et un jour, plusieurs de ses copines m'ont attendu à la sortie du collège, et elles ont commencé à se moquer de moi. « Tu sors avec une meuf pendant deux semaines, et tu lui roules même pas une pelle ? Mais c'est quoi ce pédé ! » Il y a eu un attroupement, et elles se sont mises à me chahuter. Comme je ne me

défendais pas, il y a eu une surenchère entre elles et elles ont fini par me donner des gifles, et quelques coups de pied. Et cet épisode a marqué durablement la fin de l'accalmie. Une grande majorité des enfants du collège prenaient désormais plaisir à me glisser des cartouches d'encre ouvertes dans mon pantalon, écrivaient des insultes sur mon cartable, me faisaient des croche-pieds en entrant dans les salles de classe. J'ai cessé de participer pendant les cours car chaque fois que je levais le doigt, j'entendais des garçons faire des bruits obscènes, mimant l'orgasme, ou tout du moins ce qu'ils en imaginaient, la pornographie n'étant pas encore accessible au grand public comme elle l'est aujourd'hui. Fatima, elle, je ne lui ai plus jamais adressé la parole. Elle fuyait ma compagnie, mon regard, de peur d'être emportée à son tour par la vague qui se déchaînait contre moi. Je la comprenais, et ne lui en ai jamais voulu.

Et petit à petit, avec une bienveillance inattendue du sort, tout ça s'est estompé, changé en indifférence générale. Les élèves ne prêtaient aucune attention à ma personne, c'était comme si je n'existais pas. Parfois au point où on me bousculait dans les couloirs sans même me voir. Ça a été comme une respiration, une bouffée d'air. Je me sentais bien. Je ne me souciais même plus de porter tous les jours des vêtements de sport pour avoir l'air d'un mec, ou pour me fondre dans la masse. Personne ne me voyait. Je vivais une vie sur le côté, sur le bas-côté, je dirais, car c'était une vie solitaire. Mais c'était une vie paisible. Je peux dire que j'ai été heureux ces années-là.

Un soir, je rentrais du lycée. Il devait être 18h30, et il faisait déjà nuit, et très froid, je m'en souviens comme si c'était hier. Pendant que je remontais les allées entre les immeubles de la cité, j'ai entendu des voix de jeunes qui déambulaient sur les pelouses. Ils braillaient, comme d'habitude. J'ai eu l'impression qu'ils se rapprochaient de moi. C'était Nabil, le grand frère de ta copine Dalhia, avec ses deux copains, Nourdine et Hakim. Ils m'ont appelé. Hé, Ahmed. Salut, ça va ? Ouaich, qu'est-ce tu fais mon pote, tout seul comme ça ? Moi j'ai souri, j'étais gêné, et un peu flatté qu'ils m'adressent la parole. Ils échangeaient des sourires, ils avaient l'air de savoir quelque chose que je ne savais pas. Et Nabil m'a bousculé d'un coup d'épaule, il a demandé si j'avais pas envie qu'ils me tiennent compagnie, que eux ils aimeraient bien passer un moment avec moi, rien que nous quatre. Est-ce que je voyais ce qu'il voulait dire ? J'avais bien dû faire ça avant, hein ? Vu la démarche que je me tapais... Pendant qu'une colonne de terreur montait de mes orteils jusqu'à ma nuque, insinuant ses tentacules

glacées à l'intérieur de mes viscères, ils m'ont escortés jusqu'à l'immeuble qui jouxtait le terrain de jeux, celui qui est tout en haut de la cité. On est descendu au sous-sol de l'immeuble du prof d'histoire-géo, M. Aniel, et on a pris les couloirs qui mènent aux caves, jusqu'au local à vélos. Il faisait noir, et j'avais une énorme boule dans la gorge, comme quand on était petits, que j'avais fait une bêtise et que j'entendais papa mettre la clé dans la serrure. Pendant quelques minutes, ils n'ont pas fait attention à moi, ils parlaient entre eux, ils fumaient leur cigarette, crachaient de grandes bandes de fumée bleue. J'avais peur. J'étais terrorisé à l'idée ce qu'ils allaient me faire. Je redoutais surtout les coups. J'avais tellement peur que j'avais l'impression que tout mon corps était engourdi, qu'il pesait une tonne. Je ne bougeais plus. Plus du tout. J'espérais qu'ils m'avaient oublié, qu'ils allaient écraser leurs mégots et repartir sans moi. Et puis Nabil a débouclé sa ceinture, il a défait les boutons de Levi's noir, et il a dit, sans même me regarder, allez, suce-moi.

A partir de cet instant, ma vie n'a plus jamais été la même. En rentrant à la maison, mon cœur battait la chamade lorsque j'ai mis la clé dans la serrure. J'étais persuadé que papa m'attendait à la table de la cuisine, la tête dans les mains, et qu'il savait. C'est baigné de sueur et de honte, sentant la graisse de vélo et le sperme, que j'ai traversé l'appartement, le souffle coupé. Je me suis glissé dans mon lit, tout habillé, j'ai attendu une heure au moins pour vérifier que tout le monde dormait avant de me déshabiller. Je rêvais d'une douche, mais je n'ai pas osé. J'étais tétanisé à l'idée d'éveiller les soupçons des parents, et qu'ils se doutent de quelque chose. Qu'ils sachent. C'est devenu ma hantise. Qu'ils sachent. Qu'ils sachent ce que j'avais fait. Le lendemain, j'ai emmené mes habits à une laverie à l'autre bout de Paris, je ne pouvais pas laisser à maman mon slip taché de sang dans la panier du linge sale avec les habits des petits.

Le lendemain, et tous les jours qui ont suivi ce lendemain pendant cinq ans, je me suis transformé en fantôme. Je rasais les murs, revêtant le costume d'un caméléon cherchant à mêler des vêtements ton sur ton avec le gris des façades des immeubles de la cité, m'efforçant de faire moins de bruit qu'un chat, sortant aux heures où il y avait le moins de monde. Chaque fois que j'entendais des éclats de voix à proximité de moi, un éclair glacé me traversait de bas en haut, et raidissait tous mes muscles. Je n'osais même pas presser le pas, de peur qu'on me remarque. Chaque fois qu'ils m'ont capturé au

détour d'un immeuble ou d'un bac à sable, je suis redevenu leur chose, leur esclave consentant. Je me suis vautré dans ces caves, dans ces parkings souterrains, partout où ils l'ont voulu, partout où ils m'ont voulu.

Je les ai toujours suivis, c'était un accord entre nous. Mon silence les protégeait, et le leur m'asservissait chaque fois un peu plus. J'ai tant de fois souhaité que quelqu'un découvre tout, le raconte à tout le monde. Je rêvais qu'on me jette en pâture à tous les jeunes de notre quartier, que papa et maman soient morts de honte. C'était autant un cauchemar qu'un soulagement. J'aurais préféré les flammes de l'enfer à ce goût de plomb qui me restait constamment dans la bouche. Mais personne n'en a jamais rien su. Je vivais dans un monde parallèle, dont le cliquetis d'une ceinture m'ouvrait les portes, et dans lequel j'entraais, mes semelles se décollant avec peine d'un goudron noir et collant, comme ma honte.

C'est dans cette cage, dans ce purgatoire que j'ai senti pour la première fois dans ma bouche la douceur soyeuse d'un sexe d'homme, l'étreinte convulsive d'une main sur ma nuque, la secousse rugueuse et virile d'un autre en moi. Ces instants, ces heures, ces premières fois, ces émois, ce plaisir, ils me les ont volés, ils les ont salis et ils me les ont jetés au visage en me laissant seul, assis par terre, à attendre que leurs pas s'éloignent avant de sortir de mon trou. Ils m'ont pris ma vie, Nour.